

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

### ABONNEMENT

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

### REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL. MAIN 999

### A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



SCÈNE D'ÉTÉ

## SOMMAIRE

Souvenir de l'Ancienne Lorette (Poésie)...Ernest Gagnon  
Réponse de M. L. Fréchette.....Louis Fréchette  
Mozart..... Fred Gélinas  
A propos de Lectures..... Danielle Aubry  
L'Enfant de la Madone (Légende) .... Wilfrid Lalonde  
L'Apôtre de la Tempérance ..... Laure Conan

A travers les livres..... Françoise  
Propos d'étiquette ..... Lady Etiquette  
Pages de la Jeunesse : Lettre d'Anjou, M. A. de Lauzon  
Les Gouverneurs morts en Canada.....F. J. Audet  
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....  
Au But (Feuilleton)..... Marie Thiéry

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE  
441 STE-CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

## EDMOND GIROUX, Jr.,

PHARMACIEN-CHIMISTE,

216 RUE SAINT - LAURENT

Edifice du Monument National

( Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

Ouverture  
prochaine  
du

# QUI METOSCOPE



ANGLE DES RUES SAINTE  
CATHERINE ET MONTCALM.

\*\*\*

Deux représentations par jour  
L'après-midi à 2 h. 15 et le soir à 8 h.

Vues Animées et Chansons  
Françaises Illustrées.

La plus belle Salle  
de Vues Animées de  
Montreal.

PRIX, 10, 15, 25c



Le Gin est Bon  
pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN

## MELCHERS

CROIX  ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.  
Seuls concessionnaires. Montreal

LE SHAMPOO ORIENTAL  
PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boîte 126.

Montréal, Canada

MAISON FONDÉE EN 1860



8 rue NOTRE-DAME  
OUEST, Coin  
Cote Saint Lambert.



AVANT

## Prof. LAVOIE

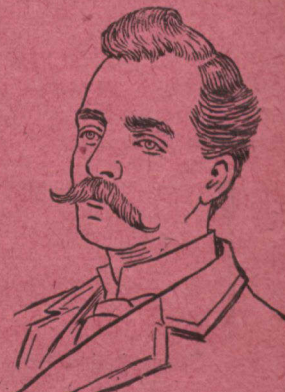
PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

## PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1856 Rue NOTRE-DAME

MONTREAL.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00	Six mois	7 frs	
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

## Souvenir de l'Ancienne Lorette



*Les faneurs ont quitté l'odorante prairie  
L'humble étoile, à la terre, envoie un doux rayon,  
Et la brise du soir, exhalant l'harmonie,  
A la rose qui dort murmure sa chanson.*

*Là-bas, de grands sapins cachent les Laurentides,  
Qu'enveloppe déjà le noir manteau des nuits,  
Et semblent s'élever comme des pyramides  
Au-dessus des tombeaux des Hurons endormis.*

*Le ciel est calme et pur, la nature rêveuse ;  
On n'entend que le bruit de l'onde ou des zéphants,  
Et l'astre de la nuit, à la lampe pieuse,  
Vient éclairer ces lieux féconds en souvenirs.*

*C'est ici, sur ces bords, près du ruisseau rapide  
Qui fuit, en murmurant, sur son lit de galets,  
C'est ici, qu'à l'abri de la flèche perfide,  
Le Huron vint pleurer ses antiques forêts.*

*Il ne respirait plus l'ardeur de la vengeance,  
Ce peuple mutilé, malheureux et proscrit,  
Car sa foi, grande et forte, égalait sa vaillance :  
Il savait pardonner à l'exemple du Christ.*

*Les "Pères" avaient dit : "Laisse-là tes cabanes  
Où chaque lune voit égorger les enfants ;*

*Dis adieu pour jamais à tes lacs, tes savanes,  
A tes monts où tu suis la piste des élans.*

*"Ononthio connaît tes souffrances amères,  
Il voit dans son sommeil le Huron, son ami ;  
Tes fils suivront nos chefs, et tes filles, nos "Mères,"  
Fuis !... et laisse au tombeau ton aieul endormi."*

*Et le Huron, docile à la voix des bons prêtres,  
Bientôt après partit, suivant "Ondecheté,"  
Pleurant ces lacs, ces bois, ce pays des ancêtres,  
Qu'hélas ! son tomahawk n'avait pas racheté !*

*Mais pourquoi raconter à ces tombes antiques  
L'histoire des guerriers qu'enferment leurs parois ?  
Pourquoi redire ici leurs vertus héroïques,  
Leur naïve ferveur et leurs mâles exploits ?*

*Dormez, dormez en paix, guerriers pleins de vaillance :  
Le cri de l'Iroquois, en ce lieu de silence,  
Aux oreilles des morts n'a jamais retenti.*

*Unissez, dans les cieux, vos voix harmonieuses  
Aux concerts éternels des phalanges heureuses,  
Et, comme dans vos bois, chantez : "Stalenti !"*

Ernest Gagnon (1865).

NOTE.—Le cimetière des Hurons se trouvait entre l'église de l'Ancienne Lorette, que l'on vient de démolir et le presbytère.

"Ondecheté" (le Père Ragueneau) avait conduit les Hurons du Pays des Grands Lacs (péninsule huronne) à Québec, d'où ils se dispersèrent dans les campagnes voisines.

"Stalenti," est la traduction du mot "Sanctus" de la messe.

## Reponse de M. L. Fréchette

NOS lecteurs liront avec intérêt et curiosité, la lettre de notre poète national, répondant à la question que nous lui avons posée, dans le précédent numéro du "Journal de Françoise" :

A Françoise,  
80 rue Saint-Gabriel,  
Montréal.

Ma chère Françoise,

Pour ajouter un mot de plus à l'intéressante discussion soulevée au sujet de mes deux vers maintenant bien connus, vous me demandez quelle était "ma pensée de derrière la tête" en me servant du verbe "ferma" de préférence à "ouvrit" ; je réponds à votre demande sans hésitation et même avec plaisir.

Le fond de la question en litige me semble reposer sur un malentendu : On a pris mes deux vers pour une métaphore, tandis qu'ils ne constituent pas même une comparaison. Qu'on les tourne et retourne comme on voudra, on n'y trouvera pas autre chose qu'une image. Ma phrase ne pêche donc pas, comme quelqu'un l'a prétendu, par incohérence de trope.

Reste le point de vue logique de l'expression poétique: "ferma" son aile blanche et repassa les mers. Aurait-il mieux valu dire: "ouvrit" son aile blanche, etc? Je mentirais si j'affirmais que cette dernière expression ne s'est pas présentée la première à mon esprit. Elle me semblait plus jolie, plus pittoresque, et, j'oserais ajouter, peut-être plus naturelle.

Néanmoins, après réflexion, je compris que les faits, la logique et même le simple bon sens imposaient l'autre forme, et je l'adoptai sans hésitation. Je constate avec plaisir que la presque totalité des discutants a par-

tagé ma manière de voir là-dessus.

Il est vrai qu'une autorité considérable, celle de mon distingué confrère, M. Albert Lozeau s'est inscrite à l'appui du contraire. Il voit là une métaphore soumise aux règles de la métaphore, et prétend que si j'avais consulté M. Alfred Garneau sur la question, il m'aurait conseillé de modifier le dernier vers en remplaçant "ferma" son aile blanche, par "ouvrit".

Erreur, car les deux vers en question font partie d'une pièce intitulée "Notre Histoire", que j'écrivis à la demande même d'Alfred Garneau, et qui devait servir — et a servi en réalité — d'introduction à l'édition de "l'Histoire du Canada", que le fils pieux a publié, il y a quelques années, comme un monument à la mémoire de son glorieux père.

La question aujourd'hui soulevée fut alors soumise à mon ami et ne fut pas même discutée.

Voilà, ma chère Françoise, ce que j'ai à dire sur le sujet. Il ne me reste qu'à féliciter tous ceux qui ont pris part à cette discussion, et pour l'habileté dont ils ont fait preuve et pour le ton de courtoisie que tout le monde y a admiré, et qui fait grand honneur à votre journal.

Louis Fréchette

Travailler, lire penser, aimer, prier, voilà ce qui rend heureux. — John Ruskin.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon.—Fénelon.

Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un.—Alphonse Karr.

## Les Demoiselles du Téléphone

VOICI en quels termes charmants et poétiques, Marcel Prévost dénomme ces demoiselles, peu habituées, il faut bien le dire, à recevoir des abonnés, un traitement aussi doux.

Marcel Prévost les appelle "les Vierges vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître leur visage et qui sont nos Anges gardiens dans ces ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes, les Toutes-Puissantes par qui les visages des absents surgissent près de nous, sans qu'il nous soit permis de les apercevoir ; nous n'avons qu'à appeler ces Danaïdes de l'Invisible qui sans cesse vident, remplissent, et se transmettent les urnes obscures des sons, les jalouses Furies qui, tandis que nous murmurons une confidence à une amie, nous crient uniquement: "J'écoute!" au moment où nous espérons que personne ne nous entendait, les Servantes irritées du Mystère, les Divinités implacables, les Demoiselles du téléphone!"

Une jolie épigramme d'Arnault, le poète du 1er Empire:

Sans amis comme sans famille,  
Ici-bas vivre en étranger,  
Se retirer dans sa coquille  
Au signal du moindre danger,  
S'aimer d'une amitié sans bornes,  
De soi seul remplir sa maison,  
En sortir suivant la saison  
Pour faire à son voisin les cornes ;  
Enfin chez soi, comme en prison,  
Viellir de jour en jour plus triste,  
C'est l'histoire de l'égoïste  
Et celle du colimaçon.

Elisabeth, reine d'Angleterre, étant au lit de mort, fit venir tous ses musiciens dans sa chambre, afin, disait-elle, de pouvoir mourir aussi gaiement (sic) qu'elle avait vécu. Et elle rendit les derniers soupirs au son d'une douce musique.

—Un prédicateur ayant exhorté ses paroissiens à porter "leur croix", un mari, sortant de l'église, emporta sa femme sur ses épaules.

Tout comme les joies ont leurs ombres, les douleurs ont leurs clartés.—  
Mme A. de G.



## MOZART



“Bercés aux longs accents de ta plainte infinie,  
“Les peuples se sont fait un charme de tes pleurs  
“Tant ta misère aigüe est sœur de ton génie !  
“Tant tu leur as chanté, dans tes belles douleurs  
“Le cantique éternel des races flagellées,  
“Tant l'épine à ton front s'épanouit en fleurs !”

Leconte de Lisle.

Parler de Mozart, de son génie et de son œuvre, est une tâche difficile, en vérité, mais combien attachante et instructive. Je ne sais pas dans toute l'histoire de l'art de plus belle iconographie que celle-là, ni plus pure, ni plus haute. A lire le livre de sa vie, dont pas un feuillet n'est maculé, en même temps qu'augmente pour lui notre admiration, il nous apparaît comme un salutaire exemple dans les rudes combats du jour d'aujourd'hui et du jour de demain. Il a fait plus et mieux que d'écrire des chefs-d'œuvre immortels: il a donné au monde l'exemple de la mansuétude dans la souffrance et d'une parfaite sérénité d'âme au milieu des plus humiliantes épreuves. Presque tous les portraits de Mozart, surtout celui de Tischbein, à Mayence, peint à trente-quatre ans, un an avant la mort, respirent la joie de vivre, la tranquillité, la bonté avec une pointe de malice. Son œil bleu profond, et qui pense, n'évoque en rien les larmes; on y chercherait vainement la trace d'aucune révolte, d'aucune angoisse, d'aucune souffrance intérieure.

Et, pourtant, aucun homme au monde peut-être n'a gravi un pareil Calvaire. Presque toujours malade, la douleur physique n'était pas chez lui la plus forte, et l'indifférence de ses compatriotes qui, dans le plein épanouissement de son talent, le méconnaissent, après l'avoir dans son enfance porté aux nues, l'a très sûrement conduit à une mort prématurée. Voir

son œuvre — et quelle œuvre! — incomprise de la plupart des hommes, c'est déjà une dure épreuve pour un Mozart. Mais combien s'aggrave le mal, si les siens, sa femme et ses enfants qu'il adore, doivent en souffrir. Tel fut son martyre, et pendant près de vingt ans il lui fallut courir le cachet, chercher des élèves et donner des leçons à tant de l'heure. Humiliation suprême, il dut quémander des situations, des “places” comme on dit en termes toujours déplaisants, mais plus que jamais odieux quand on parle d'un tel homme. Il sollicite le poste de maître de chapelle de l'empereur: on lui préfère l'habile intrigant Salieri, déjà pourvu d'une prébende avantageuse qui passe aux mains d'un Umlauf, faiseur de musique à danser. Et pendant ce temps, pour envoyer aux eaux de Bade sa femme mourante, Mozart est obligé de mettre en gages chez un usurier son argenterie et les cadeaux dont l'avaient gratifié les grands de ce monde à l'heure miraculeuse de son enfance. Le banquier, qui consent à lui avancer des fonds, se fait libeller un reçu au montant de mille florins et, en échange, en donne exactement cinq cents. Les affaires....

Il avait, heureusement, à ses côtés, sa femme, compagne aimable et aimée de sa vie toute entière, un être de bonté, de charme et de dévouement. Elle s'appelait Constance Weber et méritait bien son joli prénom au parfum si doux de violettes et de lierre entrelacés. Elle a veillé sur lui comme une mère sur un grand enfant qui ne sait pas assez se défendre contre les laideurs et les vilénies de ce très bas-monde. Elle l'encourageait, le consolait. Lui-même l'a chérie jusqu'à la fin. Voici de lui un billet assurément très sincère: “Elle

“n'est pas laide”, dit-il, “mais ce-  
“pendant rien moins que belle... Tou-  
“te sa beauté consiste en deux petits  
“yeux noirs et en une belle tournure.  
“Elle n'a pas de vivacité d'esprit,  
“mais assez de bon sens pour remplir  
“ses devoirs d'épouse et de mère.....  
“Elle a le meilleur cœur du monde.  
“Dites-moi si je pouvais désirer une  
“meilleure femme.” Avant la maladie qui l'emporta, il écrit à Constance, qui est encore aux eaux de Baden, et jamais on ne vit de lettres plus conjugales, plus remplies d'amoureuse sollicitude et “où voltigent plus de baisers”, suivant son expression.

Quand enfin, Mozart, usé par le travail et les privations, dut prendre le lit pour mourir, Constance le veilla avec une tendresse telle que, brisée elle-même, elle en tomba malade. Pendant que son mari donnait au monde, avec son chant du cygne, le cri sublime du “Requiem”, épitomé de leurs propres souffrances; elle, dans la chambre d'à côté, portant déjà le deuil de ses espérances et de son amour, semblait la Mère des Sept-Douleurs.

Juxta crucem lacrymosa....

C'est précisément sur le mot plein de larmes, sur le “lacrymosa” que la main épuisée de Mozart laissa tomber le chef-d'œuvre inachevé. Il n'avait pas trente-six ans.

Voici en quels mots déchirants, il dit adieu à l'existence, qui lui avait été si dure. On sent que son pauvre cœur est soumis, mais n'est pas résigné: “J'ai la tête perdue et suis à  
“Tout de forces... je continue, parce  
“que la composition me fatigue  
“moins que le repos. Au surplus, je  
“n'ai plus à trembler; je le sens à  
“quelque chose qui me prouve que  
“l'heure sonne. Je suis près d'expirer; j'ai fini avant d'avoir joui de  
“mon talent. Et pourtant la vie était  
“si belle! La carrière s'ouvrait sous  
“des auspices si fortunés!... Mais on  
“ne peut changer son propre destin,  
“nul n'est assuré de ses propres  
“jours. Il faut se consoler! Il en sera  
“ce qu'il plaira à la Providence. Je  
“termine, en ce moment, mon chant  
“funèbre, car je ne dois pas le laisser  
“imparfait.”

Il se trompait: le chef-d'œuvre fut complété par son élève Sussmayer.

N'avais-je pas raison de dire que la vie de cet homme ressemble à la vie d'un saint, et même à la vie d'un martyr?

Par un jour d'hiver, en décembre 1791, Mozart fut porté au cimetière. Un temps effroyable: le ciel a pris le deuil; la neige tombe à gros flocons. Combien sont-ils qui accompagnent le cortège funèbre? Six! Et voici qu'à chaque tournant de rue, les amis, lâchement, un à un, s'esquivent. Au cimetière, il ne reste plus que les porteurs, et l'argent ayant manqué pour acheter un lot de terre, la dépouille glorieuse est jetée à la fosse commune! Quelques jours plus tard, Constance, rétablie, veut aller prier sur la tombe de son mari. Le gardien lui répond qu'il ne connaît pas "monsieur Mozart"...

Vienne, qui avait laissé s'accomplir ce sacrilège, crut s'acquitter en élevant un monument expiatoire à la mémoire du génial artiste. Mais il lui fallut plus de soixante ans pour reconnaître son affreuse impiété!

Aujourd'hui, le voyageur qui parcourt l'Europe, s'il entre à Westminster, s'incline avec respect devant la dalle qui recouvre les cendres de Handel. Pour prier sur la tombe de Mozart, nul ne sait où ployer le genou...

Pour tous, sans aucun doute, la souffrance est le lot commun apporté au monde avec la vie. Mais chez Mozart, du sein meurtri de sa mère au sein déchiré de la terre, tout n'a été qu'une longue épreuve, qui se résume dans cette pensée de la préface des "Contemplations":

"Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clavier de l'abîme."

## II

Quand, dans la petite ville de Salzbourg, en janvier 1756, le maître parut, l'art musical était encore bien loin de sa perfection. La longue période commencée à l'invasion des barbares pour finir à la porte d'Or de la Renaissance semble avoir été ce que j'appellerai son âge ingrat. Et pour-

tant Rome et ses papes multipliaient leurs efforts en vue de propager l'art musical qui a toujours été un si précieux adjuvant aux cérémonies et aux pompes de la liturgie catholique. C'est aussi durant ces dix siècles que l'on vit sortir de la terre les chefs-d'œuvre de l'art gothique qu'on appelle Chartres, Reims, Strasbourg, Cologne, Notre-Dame, "s'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre."

Le monde allait-il oublier l'art sublime qui enchante et qui console?

Que non pas! Deux colosses naquirent qui avaient nom Bach le Vieux et Handel.

Puis, Mozart vint. Et c'est de lui que procède l'art musical moderne, dont les trois grandes écoles ont adopté les formules énoncées généralement comme suit:

Pour l'Allemagne, rangée à la suite des vieux contrepointistes, la musique savante, la vigueur, les combinaisons philosophiques;

Pour l'Italie, l'art du chant, celui de la mélodie et de la virtuosité;

Pour la France, avec la pureté du style, l'émotion et la sincérité dans l'expression.

De cette dernière école, il n'y a guère à parler, ici, attendu que dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est encore à ses tout premiers débuts, avec, pour l'illustrer, le seul grand nom de Gluck. Car il faut bien éliminer Rameau, le véritable père de l'école française, antérieur à cette époque, et Lulli, dont l'œuvre se resume en des tragédies lyriques terriblement laborieuses et dont la postérité n'a voulu retenir, pour tout mince bagage, que le "Au Clair de la Lune" et aussi l'air du "God save the King", que les Anglais lui contestent énergiquement.

Mozart, qui a beaucoup voyagé à travers l'Europe, n'a conservé pour la France qu'une affection mitigée, j'allais écrire de l'effroi. Il est certain que le voisinage de cette société gangrenée jusqu'aux moelles par le doute religieux et philosophique a dû l'impressionner désagréablement. Imaginez-vous cet enfant candide, ce mystique, qui ne cherche pas à ap-

profondir ses motifs d'espérer et ses raisons de croire, en contact journalier avec les disciples de Jean-Jacques, de Voltaire et des Encyclopédistes. C'en était plus qu'il ne fallait pour le rebuter. Mais que penser de cette archiduchesse Marie-Antoinette, qui l'avait tenu jadis sur ses genoux à la cour de Vienne, et qui, devenue reine de France, à présent, n'eut pas pour lui un mot d'encouragement ou d'affection?. Elle était, sans doute, trop préoccupée ou trop triste, la reine-martyre, et ne songeait guère à la belle musique. C'est grand dommage, vraiment, comme c'est aussi grand dommage qu'ayant en France deux merveilleux peintres comme Fragonard et Chardin, elle n'ait pas laissé, pour la joie des années à venir, quelque pastel signé Frago, comme disait la du Barry, la représentant aux côtés de Mozart près la bergerie de Trianon, dans le merveilleux décor de Versailles? Et, pour Chardin, n'était-ce pas tout trouvé, le modèle idéal de son "Jeune homme au violon"?

Quand à l'école allemande et à sa forme par excellence, la symphonie, déjà développée à un haut point, son influence sur le jeune Mozart a été incontestable et même prépondérante. Il faut de suite ajouter ici, car autrement la beauté si pure du talent de Mozart serait comme une énigme indéchiffrable, que parallèlement au génie de la vieille Allemagne, en même temps que chantait en lui l'esprit de maîtres tels que Bach et Haydn; une autre influence s'exerçait sur son imagination, celle de la Renaissance italienne et de la beauté latine; c'est le dernier dans la longue lignée des maîtres allemands qui ait été touché du souffle du Midi. Déjà, en Italie, le "bel canto", débarrassé de ses fanfreluches, avait cédé la place à la polyphonie vocale qui, sous l'influence et avec le travail opiniâtre de Palestrina, s'était naturalisée italienne pour ensuite franchir les Alpes et chanter l'Europe.

Allemand, il l'a été sûrement par la robustesse et la solidité architecturale de son œuvre; italien, par la

pureté et l'élégance du contour vocal, de la phrase mélodique considérée en elle-même et pour elle-même.

De sa treizième à sa dix-septième année, Mozart visita trois fois le pays de lumière, mère et nourrice de tout art musical, et il y fut accueilli comme un enfant prodige et vraiment prodigieux. Ce qu'il vit frappa vivement son cerveau. L'opéra, sortant de son berceau, qui fut un salon de Florence, après avoir émerveillé la péninsule, allait conquérir l'univers entier. Il s'enveloppa, s'imprégna, de cet art italien que son art à lui, par une espèce d'affinité préétablie, viendra couronner. "Ainsi", dit M. Camille Bellaigue, "entre le jeune voyageur et la vieille terre sacrée, je ne sais quel dialogue mystérieux se poursuit. On croirait que le génie de l'Allemagne et celui de l'Italie préparent les noces idéales... dont l'œuvre de Mozart sera le fruit merveilleux."

Il aura donc fait œuvre de double précurseur, en révélant au monde ces deux beautés qu'il a su fondre en un tout idéalement harmonieux, la mélodie italienne et la symphonie allemande.

"Ce fut un Allemand, écrit Wagner, qui porta l'opéra italien à sa plus idéale perfection, et après l'avoir ainsi marqué du sceau de l'universalité, en gratifia ses compatriotes. Mozart ennoblit si bien les qualités dominantes de la manière italienne, il les fonda si bien avec ses propres dons... qu'il arriva à créer quelque chose d'absolument inconnu avant lui." Et, ailleurs, encore Wagner, enchanté toujours par cet enfant, arrivé du premier coup à la perfection complète et qui versa sur le monde des torrents de joie, dira: "En vérité, le génie a fait ici un pas de géant, presque trop grand. Car tout en créant l'opéra allemand, il en présenta en même temps le type le plus accompli, de sorte que non seulement il ne put être égalé, mais qu'en ce genre il n'y eut plus à faire de progrès."

Ce qui précède peut et doit être dit de l'œuvre toute entière de Mozart. Sa fécondité a été inépuisable. Pour

ne parler que de ses œuvres théâtrales, voici en 1780, à Munich, avec un succès extraordinaire, "Idoménée"; puis "l'Enlèvement au Sérail"; "Les Noces de Figaro", "Don Giovanni", "Cosi fan tutte"; "La Flûte Enchantée"; une douzaine de symphonies; des "Sonates", "Airs variés", "Fantaisies", en nombre incalculable. Comme musique d'église, des Messes, Psaumes et Motets, et l'"Ave Verum". En tout, plus de sept cents morceaux! Dans ce formidable héritage, pas une œuvre où il ne se soit élevé au-dessus de tout ce qui avait été fait avant lui.

Que ce soit musique de chant ou de théâtre, ou bien musique de chambre et de concert, Mozart excelle dans tous les genres et cette musique s'accorde avec elle-même aussi bien qu'avec son objet.

Voilà, dans leurs grandes lignes, les qualités maîtresses de cet art qu'on a appelé divin. Divin, il l'a été non seulement au sens chrétien du mot — de quoi je dirai un mot à l'instant même — mais au point de vue du beau plastique lui-même. C'est-à-dire qu'il a su atteindre au sublime non pas seulement par la grandeur et par la force, mais par la grâce. Et l'on ne connaît que la statue grecque qui soit ainsi parvenue à la perfection par la pureté de la ligne sculpturale, la splendeur dans l'élégance et la vérité, qu'on appelle l'eurythmie. Aussi la terre de Phidias est-elle nommée "la perle de l'Histoire..."

"Plenum gratiae et veritatis!" C'est tout Mozart.

Et sa grâce souveraine n'a été surpassée que par sa virginal pudeur. C'est ici qu'abordant le côté chrétien de son œuvre, il faut un cœur chaste et des mains pures. Différant d'à peu près tous les grands auteurs et surtout des romantiques, il a soigneusement évité d'entretenir le monde de son moi. Sa vie n'a été que souffrance et sa musique respire la plus sainte allégresse. C'est que son œuvre est l'image de son âme et là est la suprême harmonie où viennent se fondre toutes les autres. Si, dans telle partition d s 'Noc s'

ou de "Don Juan", l'orchestre parfois sanglote, ce n'est pas sa plainte à lui qu'on entend, mais le lamento séculaire de l'humanité qui gémit. Il a tenu son génie au-dessus des misères de sa vie, — et c'est peut-être là son plus beau geste, le plus noble, en tous cas, — estimant avec raison que les précieux dons qu'il avait reçus d'en Haut, valaient mieux que d'être tournés contre leur Créateur. "Eh! quoi", dit encore M. Bellaigue, "pas de question, pas de souffrance. Alors quelle est donc la vie à laquelle se rapporte ce génie avec laquelle il s'accorde? Ce n'est pas la vie présente, mais l'autre, celle où rien ne sera plus douloureux, où tout sera résolu. Musicien de ce que nous serons, encore plus que de ce que nous sommes, Mozart, mieux que Wagner, est le musicien de l'avenir. Taine l'a dit admirablement, peut-être sans vouloir et sans croire le dire: "Son fonds est l'amour absolu de la beauté accomplie et heureuse." Une telle beauté n'est qu'en Dieu, n'est que Dieu. Ce n'est que près de Lui, ce n'est qu'en Lui que nous la trouvons et que nous l'aimerons d'un tel amour. Mais dès ici-bas, Mozart l'a aimée ainsi."

Qu'ajouter à de telles paroles! Seule la musique même du maître incomparable en peut faire saisir la justesse et la beauté.

C'est en italien, que Mozart écrivit la plupart de ses œuvres, dans cet idiôme de Dante Allighieri, langue de plein soleil, faite pour dire l'amour, si douce et si belle qu'en la modulant les femmes en ont dans les yeux comme une extase. C'est le dernier des musiciens d'Allemagne, Meyerbeer excepté, qui ait écrit sur des paroles autres que des paroles allemandes, Beethoven et Mendelssohn, et Schubert et Chopin, et Liszt avec son gendre Richard Wagner n'ayant écrit qu'en allemand.

S'il est vrai que ceux qui sont aimés de Dieu doivent mourir jeunes, il est permis de penser que le génie de Mozart, dont nous n'avons eu que les prémices, ne s'est pleinement épanoui que dans un monde plus pur,

plus élevé, en un mot plus digne de lui. Je veux supposer, avec tous ceux qui admirent Mozart, que là-haut du moins, il aura trouvé les strophes finales de son "Requiem aeternam", et qu'il aura pu dire devant son Créateur cet autre "Lacrymosa" paraphrasé par un divin poète :

"Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire :

"Je vous porte, apaisé,

"Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire

"Que vous avez brisé ;

"Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes

"Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !

"Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,

"Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent,

"Je conviens à genoux que vous seul, père au goût,

"Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;

"Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste

"Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu la voulu !

### III

Dans le cours de ce mois d'août, les dévôts de Mozart vont lui rendre hommage. Qu'ils apportent à pleines mains les fleurs les plus pures, les plus blanches, pour orner la petite maison de Salzbourg, où il est né, a vécu et tant pâti. "Manibus date lilia plenis". Puis la nuit venue, quand on entend bruire dans la ramée les ombres des chers disparus, tout bas, dites lui, ô pèlerins de l'harmonie, l'adieu d'Horatio à Hamlet, le malheureux prince du rêve, expirant sur la terrasse d'Else-neur :

"Good night, sweet prince ;

"And flights of angels sing thee to thy rest !

Fred Gélinas.

Le passé est une médaille dont le revers est effacé.—Comtesse Diane.

On annonce à Mille-Fleurs, 527 rue Sainte-Catherine, de très grandes nouveautés pour la saison prochaine. Nous ne manquerons pas de les signaler quand le moment en sera arrivé.

## A propos de Lectures

AVEZ-VOUS remarqué comme, en général, on ne parle que sur ses faits et rarement sur des idées à soi ou aux autres ?

Cette vie toute de surface est aussi nuisible au développement du cœur qu'à celui de l'intelligence.

On s'affaire dans la vie routinière et on ne pense pas : à la campagne, parce qu'on n'est pas stimulé, à la ville, parce qu'on n'a pas le temps.

Le soir venu, on se rassemble, et vous savez tous pourquoi : pour jouer aux cartes, pour travailler, pour lire ou pour dormir dans son fauteuil, mais pour causer, jamais ! Car je n'appelle pas le potinage une causerie.

Ne trouvez-vous pas qu'avec un peu de bonne volonté, nous pourrions facilement élever le niveau de nos conversations pour le plus grand bien des uns et des autres.

Et nos lectures deviennent le sujet tout trouvé pour échanger nos idées et discuter nos impressions. Je n'admets pas qu'une femme intelligente qui a lu un livre qui vaut la peine d'être lu, s'en tire avec un "très joli", "charmant" ou "assommant".

J'en connais trop qui suivent fièvreusement une intrigue amoureuse pour en voir la fin, sans chercher à voir les personnages "éclairés par l'intérieur", le mobile qui les fait agir leur échappe, elles ne peuvent saisir la cause profonde de leurs héroïsmes ou de leurs faiblesses.

Apportons d'abord du discernement dans le choix de nos lectures afin d'éviter et la perte de temps et le trouble de l'âme, puis, essayons de dégager l'idée qui a guidé l'auteur, et sans nous laisser éblouir par le style, jugeons la vraie ou fausse ore médiocre.

Parlons de nos lectures un peu sérieusement avec des gens intelligents ; notre esprit y acquerra de l'ampleur, notre conscience s'y formera et s'affermira.

Même en discutant des romans ? Eh bien oui, tout étranger que cela puisse sembler.

La conscience, qui n'est après tout que le discernement du bien et du mal, se forme dans cette expression d'opinions, dont la justesse ou la fausseté ressortent très vite dans la discussion.

En présence de ces vies élevées ou amoindries par la passion, il est bon de trouver le principe bienfaisant ou pernicieux qui les a dirigées.

A raisonner sur les autres, on apprend à se connaître. Cette application de nos principes au jugement de ces êtres imaginaires, nous fera voir, d'abord, si nous avons des principes, précis et solides, et ensuite si nous sommes logiques et prêts à aller jusqu'au bout de leurs conséquences.

Nous avons tant d'illusions, hélas, nous nous laissons si facilement influencer par l'imagination et le sentiment !

J'ai entendu, la semaine dernière, une jeune femme très honnête, absolument irréprochable, assurer avec une conviction aussi étonnante que sincère, qu'Irène, l'héroïne de Paul Hervé, lu dans "Les tenailles", était justifiable d'avoir trompé son mari parce qu'il ne voulait pas du divorce !

Ce manque de réflexion et de jugement est plus commun qu'il ne devrait l'être parmi nous, il fait des êtres irresponsables, les plus dangereux de tous.

Cette légèreté peut être combattue par l'habitude d'analyser ce qu'on lit, et de communiquer sa pensée à ceux chez qui on peut rencontrer une sagesse ou une expérience plus solide que la nôtre. C'est un moyen très agréable d'apprendre à raisonner : je le recommande aux femmes qui prétendent être raisonnables, et aux hommes à qui il arrive parfois d'être plus raisonnables que logiques.

Danielle Aubry.

—Et toi, p'pa, tu as eu beaucoup de prix ?

—De mon temps, mon fils, nous avions tant de valeur que nous n'avions pas de prix.



# L'Enfant de la Madone

## LEGENDE

Dans un pauvre hameau de la plage bretonne,  
Où le varec s'épand sous le flot qui moutonne,  
Dans un air imprégné des salines fraîcheurs  
Que les vents de la mer apportent aux pêcheurs,  
Autrefois — l'an précis, ma mémoire l'oublie —  
Vivaient Amel, le brave, et Penhor, la jolie.  
Chaque aurore voyait, dès ses premiers reflets,  
Penhor à sa quenouille, Amel à ses filets,  
Et quand l'un pêchait l'autre invoquait la Madone,  
Et la mer était calme et la pêche était bonne.  
Néanmoins, sur l'azur de leur ciel triomphant  
Un nuage tranchait : ils n'avaient pas d'enfant.  
Souvent, Amel qu'un rien de son épouse alarme  
Voit Penhor lui sourire à travers une larme,  
Et ce chagrin d'hymen qu'un vide fait si grand,  
Son esprit le devine et son cœur le comprend.  
"Femme", dit-il, un jour, "t'issee plus blanc que neige  
"Un voile à la Madone, à ce pieux manège,  
"Peut-être voudra-elle accéder à nos vœux."  
— "Mais", observe Penhor, "j'ai fait ce que tu veux",  
Et, confuse d'avoir trop parlé, lui dévoile  
Qu'en son absence en mer elle a tissé le voile,  
Plus beau, plus transparent que les brumes d'été  
Qui du soleil couchant tamisent la clarté,

Or, la Vierge embellit sa niche de l'offrande,  
Et des humbles Bretons payant la foi si grande,  
— Telle s'épanouit une rose au rosier —  
Fait qu'un ange blond naît dans leur berceau d'osier.

Et le couple orgueilleux du céleste héritage  
Chaque jour s'enrichit de l'amour qu'il partage.

Quand Raoul — c'est le nom du petit — eut neuf jours,  
Sa mère désirant le vouer pour toujours  
A la Madone, alla le porter à l'église,  
Et, pour que son beau rêve enfin se réalise :  
"Je te remets," dit-elle, "un trésor précieux,  
"Qu'il grandisse promis à la couleur des cieux ;  
"A son manteau d'azur, ô bonne et tendre Mère,  
"Daigne le reconnaître en cette vie amère" !

Raoul, réjouissant l'œil providentiel,  
Grandit toujours vêtu de la couleur du ciel. —

Un soir, à l'horizon les ombres s'amoncellent,  
La tempête mugit et les cieux étincellent ;  
En proie à la fureur des sombres éléments,  
Le sol est secoué par d'affreux tremblements ;  
Sous le souffle des vents comme une outre trop pleine,  
L'océan de son lit débordé dans la plaine,  
Monte, renverse tout. Les pêcheurs affolés,  
Abandonnant leurs toits par les flots ébranlés,  
Courrent, pour échapper au sinistre déluge,  
Dans la maison de Dieu se chercher un refuge.  
Or, bien que dominant l'église, la maison  
D'Amel n'est bientôt plus que flottante prison.  
Le pêcheur prend son fils et monte avec sa femme  
Au grenier ; mais déjà les y gagne une lame  
Dont le choc violent fait chanceler leurs pas ;

On monte sur le toit ; le flot n'arrête pas —  
Alors, Amel, les yeux hagards, l'âme angoissée,  
Le cerveau torturé d'une unique pensée :  
Arracher à la mort sa femme et son enfant,  
Sur la scène d'horreur se dresse triomphant,  
Décidé de jouer jusqu'à la fin son rôle.  
"Allons, femme," dit-il, "grimpe sur mon épaule,  
"Avec le petiot, et si le flot montant  
"S'arrête à vous, vivez ! moi, je mourrai content" !

A peine a-t-il parlé qu'une lame farouche  
Lui soufflète la joue et lui ferme la bouche.  
Sitôt qu'elle a gravé le piédestal humain  
Qui l'empêche de choir d'une mourante main,  
Folle de désespoir, la faible créature  
Sent la vague traîtresse effleurer sa ceinture.  
Elle embrasse son fils, son amour, son trésor,  
Et pour le préserver quelques instants encor,  
L'élève, au bout des bras, audessus de sa tête,  
En criant à la mer : "arrête, monstre, arrête" !  
Mais les flots courroucés à sa prière sourds,  
Comme pour la narguer, montent, montent toujours.

Alors dans la tourmente, elle croit reconnaître  
La Madone qui sort d'une haute fenêtre  
Son lin blanc, ses tissus aux brillantes couleurs,  
De l'église. Emportant avec elle ses fleurs,  
— De pêcheurs naufragés précieuses offrandes —  
Elle déploie au vent ses ailes toutes grandes.

Or, la Vierge qui monte à son beau Paradis,  
Soudain, suspend son vol, voyant deux bras raidis  
Qui, désespérément soutiennent hors de l'onde  
Un manteau d'azur d'où sort une tête blonde.

"Cet enfant est à moi," se dit-elle, "et je veux,  
"En ce jour de péril, me souvenir des vœux  
"De sa mère ; sa mère, hélas ! doit être morte  
"Comme son père aussi, mais le fils je l'emporte  
"Avec moi dans mon ciel." La Vierge, ce disant,  
D'une main le saisit, mais il est si pesant,  
Si pesant pour un corps si petit, que la Sainte,  
Pour soulever ce poids si lourd, se voit contrainte  
De lâcher son lin blanc, ses guirlandes de fleurs,  
Et tous ses fins tissus aux brillantes couleurs ;  
Puis, y mettant les deux mains, elle réitère  
Son essai, réussit et comprend le mystère :  
Elle vient d'arracher, dans ses efforts vainqueurs,  
A l'abîme perfide une grappe de cœurs :  
A l'enfant, de ses mains mourantes tient la mère,  
A la mère, mourants tiennent les doigts du père.

Le flot, en déroulant sur eux son noir linceul,  
N'a fait que réunir trois amours en un seul !  
La Vierge, dans un pan de sa robe étoilée,  
Met père, mère enfant et reprend sa volée ;  
Puis, son vol alourdi du fardeau précieux  
Monte, monte et se perd dans l'infini des cieux !

Wilfrid Lalonde.

## L'Apôtre de la Tempérance

LE PERE THEOBALD MATHIEU  
Capucin.

( Suite )

Le petit couvent des capucins vit bien des scènes touchantes et comiques. "De dix heures du matin jusqu'à dix et onze heures du soir, les postulants s'entassaient dans le parloir, attendant leur tour; les uns sobres et repentants, les autres à la démarche chancelante, n'osant se risquer à parler, de peur d'être trahis par leur haleine; de pauvres femmes, moins silencieuses, s'efforçant par tous les moyens de les retenir."

L'un de ces misérables ivrognes — géant aux yeux injectés de sang, aux habits en désordre — s'y débattait un jour, sous l'étreinte de sa femme. Tout frémissant de rage, il hurlait: "Lâche-moi... Je ne veux pas du "pledge..."

Il s'élançait vers la porte, quand le Père parut. Barrant le passage à l'ivrogne: "Soyez le bienvenu, mon cher ami, lui dit-il de sa voix charmeresse, je suis heureux de vous voir. Quel bien vous allez faire à votre famille! Dieu va bénir votre travail. Pauvreté n'est pas vice: c'est le péché seul qui nous dégrade. Allons, mettez-vous à genoux, et redites après moi les mots du "pledge", puis je vous marquerai au front du signe de la croix, et que Dieu vous préserve de la tentation."

Sous la pression de cette main bénie, le pauvre ivrogne s'agenouilla et prit l'engagement. De semblables scènes se renouvelèrent mille fois. A ceux qui lui demandaient pourquoi il admettait au "pledge" des hommes pris de boisson, l'apôtre répondait: "Ceux qui le prennent ainsi n'y sont pas moins fidèles que les autres." Et les faits lui donnaient raison.

Partout, on voulait entendre le P. Mathieu. Des milliers de requêtes arrivaient au couvent. Ces pérégrina-

tions répugnaient au Père, mais il lui fallut se rendre aux désirs de tous.

Il annonça qu'il irait d'abord à Limerick. Cette nouvelle y fut reçue avec une joie intense; elle se répandit rapidement, non seulement dans le district, mais dans le Connaught. Et au jour fixé, la ville fut envahie par une multitude innombrable, avide d'entendre le P. Mathieu.

Les habitants de Limerick exercèrent l'hospitalité avec un zèle admirable. Mais le soir venu, il fallut ouvrir tous les édifices publics pour abriter la foule des étrangers.

Bien peu, parmi les grands hommes, furent l'objet d'une ovation comparable à celle qu'on fit ce jour-là à l'apôtre. Son éloquence porta l'enthousiasme jusqu'au délire. On se battait, on s'écrasait pour parvenir à s'agenouiller devant lui, à prendre l'engagement à ses pieds. Pour arriver à lui, il y en eut qui marchèrent sur la foule.

Les autorités avaient pris toutes les précautions pour empêcher les accidents. Mais si forte était la presse, que les cavaliers du régiment écossais, chargés de maintenir l'ordre, furent enlevés de terre avec leurs chevaux; la grille de fer au bord du Shannon fut renversée, et un grand nombre d'hommes tombèrent dans le fleuve. Heureusement, personne ne périt.

Dans les autres villes, le P. Mathieu fut reçu avec le même enthousiasme. Son ardeur s'accrut avec le succès. Il visita toute l'Irlande, et, partout, établit la société de tempérance. Les chemins de fer y étaient à l'état de projet, mais la fatigue des voyages n'était rien comparée à celle de parler en plein air. Le P. Mathieu ne s'en inquiétait aucunement. Il n'aspirait qu'à se sacrifier à la

gloire de Dieu et au bonheur de ses créatures.

Il ne croyait au complet endurcissement de personne, et nul ne savait comme lui ranimer cette dernière étincelle d'honneur que l'homme, à son insu même, porte profondément cachée dans son cœur.

On lui attribuait le don des miracles; on croyait qu'il avait la puissance de préserver les ivrognes des rechutes et de la tentation. D'innombrables faits semblaient le prouver, J'en citerai un seul.

Vivement pressé par ses amis, un portefaix de Cork probe et intelligent, mais ivrogne fieffé, se décida un jour, à se présenter au Père, pour être admis dans la société de tempérance. Il ne voulait plus s'enivrer, disait-il, mais il lui fallait un petit verre tous les jours.

—Non, non, s'écria le P. Mathieu, il faut promettre l'abstinence complète ou je ne vous admettrai point.

—Je vous dis que je ne puis me passer tout à fait de whiskey, tonna



**"Ne Fermez pas les Yeux"**

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurées de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

**HENRI LANCTOT**

**3 PHARMACIES**

205 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis  
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur  
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

le géant, le Tout-Puissant lui-même n'y pourrait rien.

—N'avez-vous point honte de parler ainsi? dit doucement l'apôtre. Dieu peut tout... même corriger un misérable ivrogne comme vous. Réfléchissez et revenez dans huit jours."

Huit jours après, le portefaix se présenta:

"Si vous ne m'accordez pas un petit verre, il n'y a pas moyen, dit-il, j'ai peur de moi.

—Mon fils, dit avec solennité le P. Mathieu, mettez-vous à genoux; répétez après moi les paroles du "pledge" et je vous promets de la part de Dieu que vous aurez la force de le garder."

Le colosse vaincu s'agenouilla, prononça les paroles et se releva converti: de ce jour jusqu'au dernier de sa vie, il fut d'une sobriété parfaite. Suivant son expression, un petit verre l'aurait étouffé.

\*\*\*

Le P. Mathieu, établissait partout des cercles de tempérance; ces cercles étaient un puissant moyen de propagande et d'organisation. De tous côtés, et même des protestants, le P. Mathieu recevait des invitations pressantes (1).

Son passage à Glasgow fut une marche triomphante. Il visita aussi avec un très grand succès, plusieurs villes de l'Angleterre. A Londres, il fut l'hôte admiré et fêté de la plus haute aristocratie. Il se prêtait à tous dans l'intérêt de sa cause, aussi à l'aise d'ailleurs dans les salons des grands que dans son pauvre parler.

\*\*\*

Son zèle n'était pas cependant sans rencontrer de nombreux et puissants obstacles. Outre la passion de l'ivrognerie, il y avait les intérêts lésés et certains poursuivaient l'apôtre de leurs invectives et de leur haine. Mais de ceux même que la tempérance me-

naçait de ruiner, il lui vint de nobles témoignages de sympathie. George Roe, l'un des plus grands commerçants de Dublin, avait d'énormes capitaux engagés dans les distilleries. Il remit pourtant au P. Mathieu une riche offrande, en lui disant: "Aucun homme ne m'a fait tant de tort que vous, mais le bien que vous faites à mon pays me fait tout oublier."

Ce bien était immense, et les protestants comme les catholiques voyaient dans le P. Mathieu le messager de Dieu, le plus grand bienfaiteur du royaume.

Le cardinal Wiseman, alors évêque protestant de Birmingham, disait dans l'un de ses sermons: "Dans les siècles passés, un pèlerin arrivait d'Orient, décrivait à ses frères d'Europe les souffrances des chrétiens assujettis au joug des infidèles. Riches et pauvres, à sa voix, marquaient leur épaule du signe de la croix, et faisaient le serment d'exposer leur vie pour le rachat du Saint-Sépulcre. Cette cause était visiblement la cause de Dieu. Comme ce pèlerin inspiré, un humble fils de saint François a traversé notre pays, prêchant contre le vice qui ruine votre santé et perd vos âmes. La croix, il vous l'a fait mettre, non sur votre vêtement, mais dans votre cœur. Comment sa mission a-t-elle réussi, et jusqu'où son appel a-t-il été entendu? Des milliers, des millions d'hommes y ont répondu, prouvant par leur obéissance de quelle autorité cet appel relevait.

"Oui, mes frères, quand vous voyez désormais à l'abri du honteux reproche d'intempérance; quand vous voyez la pauvre famille, naguère désolée et sans pain, aujourd'hui chaudement vêtue et heureuse; quand vous voyez la jeunesse sobre et industrielle suivre sans hésitation le chemin souvent aride du devoir, n'oubliez pas à qui, après Dieu, vous devez ces bénédictions, celui qui, à force d'énergie, les a procurées au prince comme au paysan, à la chaumière comme au palais."

A Boston, le docteur Chaming écrivait :

"Il y a quelques années, s'il eût fallu citer de tous les pays le plus misérable, le plus dégradé par l'intempérance, on eût nommé sans hésiter l'Irlande. Aujourd'hui se forme une Irlande nouvelle, cinq millions ont pris l'engagement, et le nombre est petit de ceux qui y manquent. Il y a sur la vente des boissons enivrantes, un million sterling de différence. C'est le grand événement du jour; nous ne lisons rien de pareil dans l'histoire, et le chef de ce mouvement, le P. Mathieu, doit prendre place bien au-dessus des héros et des hommes d'Etat.

"Comme protestants, nous pouvons contester le droit des morts à être classés parmi les saints; voici néanmoins un religieux que ses travaux mériteraient de faire canoniser, et dont le nom, dans le calendrier, ne devrait pas être loin du nom des apôtres."

En Irlande, l'élite de la noblesse et du clergé voulut manifester hautement son admiration pour le P. Mathieu, à cet effet, il y eut, au Théâtre-Royal de Dublin, une réunion solennelle. Les voix les plus autorisées rendirent hommage à la vertu et à l'apostolat de l'illustre capucin. O'Connell parla au nom du peuple, et le marquis de Hereford termina la séance, en faisant adopter cette résolution :

"Que les bienfaits résultant de l'apostolat héroïque du P. Mathieu lui donnaient tous les droits à la reconnaissance et à l'ardente admiration de tous les citoyens composant l'empire britannique (2).

La vénération du peuple menaçait de tourner à l'idolâtrie, mais son immense popularité n'évitra jamais le P. Mathieu. Il resta humble et conserva toujours une simplicité incomparable.

Lorsqu'on lui parlait des prodigieux services qu'il avait rendus: "Ah, ne me louez pas, s'écriait-il, que n'ai-je tout fait avec pureté d'intention!"

Son labeur était incessant, tout-à-fait surhumain. Il n'en jeûnait pas moins très rigoureusement: "Je suis

(1) Après un discours à Golden-Lane, parmi les centaines d'hommes qui demandèrent à s'engager à la tempérance absolue, il aperçut, agenouillé comme les autres et attendant humblement son tour, le comte d'Arundel et de Surray, qui allait être bientôt duc de Norfolk.

(2) En reconnaissance des services rendus, la reine Victoria fit au P. Mathieu une pension de trois cent louis, prise sur sa liste civile.

l'homme le plus fort de l'Irlande", répondait-il, quand on le pressait de se ménager.

La longue famine qui sévit, et toutes les calamités qui s'en suivirent, inondèrent son âme de tristesse et de douleur. Jamais sa charité ne brilla d'un éclat plus céleste que pendant cette période épouvantable, mais sa merveilleuse santé s'altéra. Pendant le carême de 1848, qu'il observa, avec son austérité ordinaire, une attaque de paralysie mit sa vie en danger.

Il se rétablit: mais au lieu de s'accorder le repos que les médecins prescrivait, il voulut tenir la promesse qu'il avait faite de passer aux Etats-Unis. Il débarqua à New-York, où on lui fit une réception vraiment royale. A Washington, les représentants de la République lui offrirent un siège à la Chambre. Il l'accepta, et à son arrivée tous les députés se levèrent — marque de respect qu'un roi n'eut peut-être pas reçue.

On lui offrit aussi de siéger au Sénat, honneur qui n'avait encore été accordé qu'à Lafayette.

L'illustre religieux passa deux ans et demi aux Etats-Unis, et le "New York Herald" résumait ainsi ses travaux:

"A soixante ans passés, avec une santé déjà ébranlée, le P. Mathieu a pu visiter vingt-cinq de nos Etats, faire prendre l'engagement dans plus de trois cents de nos villes principales, ajouter à la longue liste de ses disciples plus d'un million de nos concitoyens, et cela sans une défaillance morale, sans une hésitation, malgré les ravages incessants d'une maladie que la plus légère excitation pouvait rendre fatale.

"Le Nord, le Sud, l'Ouest et l'Est l'ont vu poursuivre sa mission céleste."

Il y eut immense allégresse à son retour en Irlande. La mortalité, l'effrayante émigration avait bien désorganisé les sociétés de tempérance. L'apôtre se remit à son œuvre avec une intense énergie. Mais la maladie poursuivait ses ravages.

Quand l'action lui devint impossible, le P. Mathieu se retira à Queens-

town. Et par les belles journées de l'automne 1856, on put voir quelquefois, dans les rues ensoleillées, un vieillard vénérable. Appuyé sur un jeune homme qui l'accompagnait, il marchait lentement, péniblement. Cette ruine vivante, c'était le P. Mathieu, l'apôtre qui naguère s'élançait au combat avec l'impétuosité d'un archange. Tous ceux qui le rencontraient saluaient avec un respect ému. Lui priait ou de sa voix éteinte parlait de Dieu.

Le matin du 8 décembre, une nouvelle attaque de paralysie lui enleva l'usage de la parole. Il demanda par signes les sacrements, et aussi que la porte de sa chambre ne fut fermée à personne.

Plusieurs vinrent s'engager à la tempérance. A genoux près du lit, ils prononcèrent les paroles usitées, puis prenant la main inerte du mourant, ils lui firent tracer sur leurs fronts le signe de la croix.

Le P. Mathieu s'éteignit peu après, sans agonie, comme on s'endort. Sa mort fut un deuil national. Plus de cinquante mille personnes assistèrent à ses funérailles, mais la douleur publique lui fit un cortège encore plus extraordinaire.

"Pour moi, écrivait plus tard Smith O'Brien, que l'Eglise de Rome le canonise ou non, je le regarde comme un apôtre investi d'un pouvoir presque miraculeux. Si j'avais lu dans l'histoire quels succès ont obtenus les travaux de ce simple prêtre, j'aurais cru à de l'exagération; mais tous nous en avons été témoins, et nous avons vu les foules renoncer, pour le suivre, à leur passion favorite et lui obéir aveuglement."

Laure Conan.

Avoir un chapeau qui fait paraître joli, tel est le rêve des jeunes filles et de toutes les jeunes femmes. Si elles savaient combien vite le rêve peut se transformer en une réalité, elles n'hésiteraient pas à aller à Mille-Flours, le salon de modes de la rue Sainte-Catherine.

## A travers les Livres, etc.

"L'Ame Solitaire", recueil de poésies si impatientement attendu, de notre doux poète, Albert Lozeau, est un fort joli volume, édité par M. F.-R. Rudeval, Paris, France. Charmante toilette, typographie excellente, ensemble attrayant, voilà pour la forme du livre. Quand au fond, notre collaborateur, Pierre Lorraine se charge de l'agréable mission de dire bientôt au public tout le bien qu'il en pense.

"L'Ame Solitaire" est en vente, au prix de 0.80 cents, à la librairie Cadieux & Dérôme, rue Notre-Dame, Montréal.

Nous accusons réception encore d'un autre volume des Mémoires de Mme Juliette Adam: "Mes angoisses et nos luttes", et du livre de M. Chs. Ab der Halden, "Etudes sur la littérature canadienne-française", dont nous donnerons bientôt un compte-rendu.

Françoise.

## Une heureuse idée

C'est dans peu de temps, les premiers jours de septembre que le conservatoire de M. Eugène Lasalle ex-artiste très aimé du théâtre des Nouveautés va ouvrir ses portes, et permettre à nos jeunes Canadiennes et Canadiens Français, de venir s'essayer dans l'art du bien dire.

Les leçons de M. Lasalle ne laisseront rien à désirer, si l'on en juge par son sérieux talent, et par sa grande autorité. Les personnes ne voulant pas assister à ses cours, auront la facilité, des leçons particulières. C'est-à-dire que dans peu de temps, M. E. Lasalle sera l'homme le plus occupé de Montréal. Ayant plusieurs cordes à son arc, il peut apprendre à des jeunes filles de la bonne société, ainsi qu'à des jeunes gens à dire des Monologues dans des salons, ou des pièces de vers, etc... Ce qui est vraiment une bonne fortune, pour ceux ou celles qui ont le désir de se faire valoir.

Quand à ceux qui veulent simplement parler correctement la belle langue française pour les besoins de leur profession c'est aussi pour eux une chance. Nous reviendrons dans quelques temps sur l'œuvre très intéressante de M. Lasalle en attendant nous lui souhaitons des cours très suivis, et les représentations de familles très appréciées, elles seront très choisies, paraît-il.

Cours et représentations, se donneront salle Karn, 468 rue Ste-Catherine Ouest.

Nous faisons des vœux pour la réussite de ce vaillant professeur.

Une Canadienne

*Propos d'Etiquette*

Q.—*Quand on nous prête un livre doit-on le remettre relié ?*

R.—Non, certes. Excepté, toutefois, quand, par négligence, il s'est détérioré en notre possession ; alors, il faut le remettre en bon ordre.

Q.—*Peut-on offrir des condoléances par téléphone ?*

R.—Le moins possible. Il vaut toujours mieux écrire une lettre ou envoyer sa carte. Mais, il peut se trouver certaines circonstances qui excusent, en ce cas, des messages de sympathie par le téléphone.

Lady Etiquette.

**Conseils Utiles**

**SOUDURE DE L'AMBRE.** — Pour souder deux morceaux d'ambre, il suffit d'humecter les surfaces à réunir avec une solution chaude de potasse caustique, puis de les presser l'une contre l'autre pendant quelques instants. Les deux morceaux se collent d'une façon si parfaite que l'objet se brisera plus facilement qu'il se décollera.

**NETTOYAGE DES BURETTES A L'HUILE.** — Versez dans les burettes du marc de café encore chaud ; agitez vivement et pendant quelques instants de manière que toutes les particules du café viennent tour à tour se mettre en contact avec les parois du récipient. Rincez à l'eau fraîche.

**POUR LES CITRONS.** — Faites chauffer légèrement vos citrons avant d'en extraire le jus ; vous en obtiendrez, par ce petit procédé, une plus grande quantité.

**Recettes Faciles**

**POTAGE A L'ITALIENNE** — à la "Farine Marge". Avec une livre de "Farine Marge", mélangez cinq œufs entiers et du sel ; hachez au couteau jusqu'à ce que le mélange soit bien homogène et que la pâte soit assez ferme pour former de petits gruaux bien séparés. Jetez-les en pluie dans du bouillon ou de l'eau salée et beurrée en ébullition ; laissez cuire une demi-heure et servez tel que.

Potage très nourrissant, rapidement fait ; il convient aux enfants par excellence.

**CREME AU CAFE.**—Faites bouillir une pinte de lait avec des grains de café brûlé et une tasse et demie de sucre. Laissez un peu. Battez ensemble 6 jaunes d'œufs et un blanc, mêlez peu à peu avec une petite partie du lait que vous aurez mis refroidir, puis avec tout le lait ; passez à la passoire fine ; versez dans un plat ; faites prendre au bain-marie.

La tristesse des temps perait à nos épaules  
Quand un philtre enchanté tout à coup réveilla  
Le vieux rire français et la gaieté des Gauls  
Tout est joie et chansons ! Gloire à l'Angélica !

Madeleine DESROSEAUX

**L'IDÉAL**

La saison d'été avance rapidement, elle s'en va pour n'être plus que chose du passé. Mais à celle-ci, vite, succédera une autre non moins favorable à l'éclosion de l'art dans les modes pour toilettes féminines.

Le croira-t-on, déjà, on parle à l'Idéal de l'Exposition automnale, et nous savons toutes ce que cette saison, si doucement mélancolique, éveille de coquetterie chez-nous. On dirait que l'annonce de septembre est le mot de la nature chatoyante, faisant appel à tout ce qui saurait prendre, comme elle, des tons ravissants. Oh ! les beaux jours d'automne, alors que la brise nous donne ses derniers doux baisers, alors que le beau soleil se joue sur les teintes nuancées des feuillages, alors que nos villes reprennent leur grande vie, pour quelques mois abandonnée !

L'Idéal a été et sera de tous les temps, de toutes les saisons, pour tous les rêves ; il est le suprême ! Révons de lui, en attendant qu'il se dé-

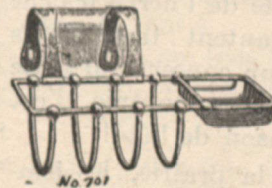
voile à nous dans toute sa splendeur !

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 463 rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Le Ouimétoscope va ouvrir ses portes dans quelques jours. Le public peut s'attendre à de délicieuses surprises.

MES DAMES,  
Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez  
**Quenneville & Guérin**  
PHARMACIENS  
Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.  
6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford ; 1634 St-Laurent, coin Fairmount ; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation ; 399 Ontario Est, coin St-Hubert ; 1887 Ste-Catherine Est.

**Accessoires de Luxe EN NICKEL**  
Pour chambre de bains.



Portes Eponge  
Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

**L. J. A. SURVEYER,**  
52 BLVD, ST-LAURENT  
A deux portes de la rue Craig MONTREAL

**JEAN DESHAYES, Graphologue**  
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

**MUSER & VETTER**  
Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL  
Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

**MESDAMES**  
Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.  
Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.  
Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.  
**Pharmacie LAURENCE,**  
Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal

## Pages de la Jeunesse

### Lettre d'Anjou

(Pour les "Pages de la Jeunesse" de Tante Ninette)

ELLE monte par la fenêtre, la suave odeur pénétrante des foin, emplissant l'air d'une senteur exquise ; nous sommes en juin et la chaleur est lourde et accablante. Les faneuses viennent de retourner le foin coupé hier ; il est tout vert en dessous et le grand soleil est prié de le bien griller toute la journée. D'ailleurs, il semble qu'il prenne tout à fait sa tâche au sérieux. Une brée légère et toute transparente s'élève au-dessus du sol, et tremblote faiblement comme celle qui monte au-dessus d'une lampe ou d'un poêle, le soleil boit l'humidité de l'herbe fraîche et les grillons chantent tant qu'ils peuvent, faisant un concert qui parle de gaieté malgré sa monotonie. C'est tellement la chanson de l'été!

Plus loin dans la prairie, les femmes continuent à secouer le foin ; et là-bas, tout au fond du tableau, près de la rivière, la faucheuse marche avec son bruit continu de machine, tandis que les pauvres chevaux que les mouches harcèlent tirent vigoureusement, tout couverts de sueurs. Midi enfin, le soleil est haut à l'horizon, c'est le signal du repos. Faucheurs et faneuses plantent là leurs instruments respectifs, on détèle les chevaux et on leur donne à manger ; puis d'un panier profond et recouvert, chacun retire une petite soupière enveloppée d'un torchon, un morceau de pain enduit de graisse ou de quelques "rillettes". Les rillettes sont des bribes de viande de porc mélangées avec de la graisse, c'est un mets très goûté des paysans angevins. Ce simple repas est quelquefois encore composé de fruits ou de lait caillé qui se mangent avec du pain. Dans

un coin à l'ombre, se trouvent depuis le matin des bouteilles de cidre, auxquelles il est fait de fréquentes visites au cours de la journée.

Mais ces pauvres gens qui se sont levés presque avec le jour ont besoin de regagner leur sommeil, aussi ne prolongent-ils guère leur repas, ils sont plus désireux de s'allonger n'importe où et de dormir environ deux heures avant de reprendre leur labeur ; le soleil travaille pour eux d'ailleurs pendant qu'ils reposent à l'abri de ses rayons. A quatre heures, ils auront encore une petite halte pour "collation" comme ils disent. Cette collation, qui est composée à peu près de même que le repas de midi, est moins abondante cependant et moins longue. Ensuite, il faudra continuer à faner.

"Savez-vous ce que c'est que faner?" dit Mme de Sévigné dans une de ses lettres. "Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde ; c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner." La célèbre marquise n'avait très probablement jamais touché à une fourche, où si elle l'avait fait, c'était certainement en passant, pour s'amuser ; tout permet de croire que si elle avait interrogé ses gens au lieu de répondre elle-même à sa question, ils n'auraient pas tous été de son avis. Chaque médaille a son revers ; Mme de Sévigné ne connaissait pas le revers de celle-là. Toujours est-il qu'au moment de la journée où nous sommes arrivés, il ne s'agit pas de "batifoler", mais bien de rouler le foin en petits tas égaux, ou de le mettre en grandes meules avant la nuit, s'il est sec et qu'on ne puisse le rentrer de suite. Ainsi arrangées, les prairies seront en ordre, et au besoin une averse d'orage ne transpercerait pas complètement les tas s'ils sont bien faits.

Les instruments tels que la faucheuse, la râteleuse, ont certainement beaucoup diminué la fatigue des ouvriers agricoles qui est devenue par leur emploi, tant pour le foin que pour le blé, moins pénible et moins grande. Mais si pourtant un égoïste regret est permis à ce sujet, il est certain que c'est bien moins joli de voir de pauvres juments de ferme, couvertes d'écume et dévorées de moustiques, traîner plus ou moins difficilement derrière elles ce vilain petit véhicule qui s'appelle une faucheuse, tandis que le conducteur mal assis sur un siège inconfortable, les mène tant bien que mal au milieu d'un tapage énervant.

Autrefois, les hommes se plaçaient à égale distance l'un de l'autre armés de leurs longues faux, dangereux instruments qu'avec leur expérience et leur adresse de paysans, ils maniaient si facilement et si légèrement. Ils avançaient régulièrement, sans à-coup, traçant dans la prairie deux petits sentiers qui étaient l'empreinte de leurs sabots, et laissant à leur gauche une longue rangée égale d'herbe coupée, exactement parallèle à celle de leur voisin. Le bruit léger de l'herbe ainsi rasée est remplacé à présent par celui des engrenages, autrement moins discret hélas ! De temps en temps, quand le fil du tranchant était un peu moins coupant, son propriétaire s'arrêtait et, tirant d'une corne de bœuf pendue à sa ceinture une pierre d'ardoise à cet usage, affilait sa lame recourbée qui rendait alors un amusant petit son, familier à nos oreilles exercées.

Le soir, dans les cours des fermes ou aux carrefours des chemins, avant de rentrer souper, les hommes appuyaient leur faux sur une meule, ou plus simplement sur une grosse pierre ; et là ils tapaient de légers coups pour y effacer soigneusement les traces que les pierres ou des mottes de

## Pages de la Jeunesse

terre trop dures pouvaient avoir laissés déposés à côté de ceux de Frontenac.

Dans le silence qui précède la nuit, on n'entendait que cela tout alentour, résonnant au loin, tandis que les bestiaux remontaient vers l'étable le long du chemin, revenant de l'abreuvoir ; et que celui qui les menait sifflait en modulant un petit air vieillot et bizarre, de ceux que l'on danse au son du violon, dans les granges des métairies ou à la veillée, avec cette façon particulière aux gens de la campagne, qui ne ressemble en rien à l'allègre sifflet dégagé de l'ouvrier des villes.

M. A. de Lauzon.

### Les Gouverneurs Morts en Canada

Dix gouverneurs du Canada sont morts dans le pays : sept français et trois anglais.

Samuel de Champlain, fondateur de Québec, et premier gouverneur de la Nouvelle-France, est mort à Québec, le 25 décembre 1635, de paralysie. Son corps fut inhumé dans une chapelle, qui paraît avoir été attenante à Notre-Dame de Recouvrance, et qui fut désignée sous le nom de chapelle de Champlain. Il était né à Brouage, en Saintonge, vers 1567.

Louis d'Ailleboust de Coulonge fut gouverneur de 1638 à 1654 et administrateur de 1657 à 1658. Il s'établit dans le pays et mourut à Montréal, à la fin de mai 1660, quelques jours après le mémorable combat de Dollard.

Augustin de Saffray-Mésy, célèbre par ses démêlés avec Mgr de Laval mourut à Québec, le 5 mai 1665.

Louis de Buade, comte de Paluau et de Frontenac, est décédé à Québec, le 28 novembre 1698, âgé de 78 ans, après avoir été deux fois gouverneur de la colonie. Il fut inhumé dans l'église des Récollets.

Louis-Hector, chevalier de Callières, treizième gouverneur, mourut à Québec, le 26 mai 1703. Ses restes fu-

rent déposés à côté de ceux de Frontenac. Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, est mort à Québec, le 10 octobre 1725. Il avait gouverné la Nouvelle-France pendant vingt-deux ans et s'était fait chérir des Canadiens.

Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de la Jonquière est le dernier gouverneur français mort dans le pays. Il est décédé à Québec, le 17 mai 1752 à l'âge de 67 ans. Il fut aussi inhumé dans l'église des Récollets.

Le duc de Richmond, gouverneur de 1818 à 1819, ouvre la liste des gouverneurs anglais morts dans la colonie. Il était parti de Québec pour aller visiter son gendre, sir Peregrine Maitland, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, lorsqu'il mourut tout à coup d'hydrophobie, près du village de Richmond, qui avait été ainsi nommé en son honneur. Il avait, dit-on, été mordu à la jambe, à William-Henry (Sorel) par un jeune renard qu'il dressait. Son corps fut transporté à Hull, en voiture, et de là par bateau à Québec où il fut enterré avec les honneurs dus à son rang.

Lord Sydenham (l'hon. C. Poullett Thompson) premier gouverneur du Canada sous l'Union, mourut à Kingston, Haut-Canada, le 19 septembre 1842. Il n'était âgé que de 42 ans.

Sir Charles Bagot, son successeur, mourut à Kingston, après une longue maladie, le 19 mai 1843, âgé de 62 ans. Il n'était plus gouverneur, ayant été remplacé au mois de mars précédent par Lord Metcalfe.

F.-J. Audet.

La morale de la fable.

—Vous voyez M. Bob... le loup a mangé l'agneau parce que l'agneau n'était pas sage.

—J'ai bien compris, M'sieu l'abbé... Si l'agneau avait été sage c'est nous qui l'aurions mangé.

### Mots pour rire

Les enfants veulent tout savoir.

Un bambin disait à sa mère:

— Pourquoi demandons-nous au bon Dieu notre pain quotidien, et non pas notre pain de la semaine ou du mois?

La mère eût pu rester coi sans un jeune frère qui se trouvait là.

— C'est que comme ça, nous avons du pain tendre, fit gravement le petit bonhomme.

Un jeune lycéen, qui, sous prétexte d'indisposition, n'a pas encore rejoint sa classe, reçoit la visite d'un médecin.

— Qu'avez-vous ? demande l'homme de l'art.

— Je ne sais pas ça me tient partout.

Le médecin hoche la tête.

— Enfin, où vous sentez-vous le plus de mal ?

— Où je me sens le plus mal, s'écrie le lycéen, avec un cri du cœur, c'est au collège !

Une petite fille est en train de réciter sa prière du soir.

Survient un coquin de petit frère, qui tire une de ses nattes par derrière. La fillette s'arrête au bon milieu de son oraison dominicale et dit:

— Seigneur ! mon Dieu, excusez-moi un petit instant, le temps de donner une calotte à mon frère.

Puis elle va calotter le drôle et reprend pieusement sa prière.

### Cours Robert, 476, rue St-Denis

Pour enfants (fillettes et garçons) âgés de 6 à 10 ans. Nombre des admis limité à trente. Classes élémentaires de français. Dessin, musique. Calligraphie, couture. L'anglais est enseigné par un professeur spécial. Un certain nombre de nos enfants se préparant cette année-ci pour la Première Communion, une attention toute particulière leur sera donnée.

Leçons privées de Français et d'Anglais.

La rentrée des classes est fixée au jeudi, 5 septembre. — La Direction.

FEUILLETON

## - AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

Nessyer ne répondit rien. Il savait bien que William n'attendait pas de réponse et ne voulait qu'imprimer à la pensée de son visiteur une direction nouvelle.

Georges accepta l'orientation. Le salut peut-être était là. Et à cet homme qu'il méprisait et redoutait, le malheureux livra l'avenir. A bout de ressources, il parla de la fortune de sa belle-mère, des beautés de l'hôtel de Givore, si curieux pour un connaisseur. Mais, quoi qu'il pût dire, quoi qu'il osât insinuer, Nathan se maintint dans les promesses vagues et conditionnelles.

Lorsque Georges quitta la boutique de l'antiquaire, les tempes battantes, il se sentit très faible, avec le désir enfantin de s'asseoir sur le premier banc rencontré, d'enfourer sa tête dans ses bras et de pleurer. Ses yeux brûlaient ; il retrouvait dans sa bouche le goût de cuivre des lendemains d'insomnies. Il regarda sa montre : dix heures passées. Il devait sans tarder expédier les dix mille francs remis tout à l'heure par Camille.

Avant de pénétrer chez William Nathan, Georges a réalisé les coupons que lui a donnés la jeune fille, transformé la somme de dix billets ; dix minces feuilles bleues qui représentent la libération presque complète de la maison de Saint-Jean-du-Pont-Routhier. Ce sera une bonne chose de faite, se dit Georges, je n'en entendrai peut-être plus parler d'ici quelque temps.

Nessyer prit un fiacre et se fit conduire au cercle ; là, il pourra mettre les billets sous enveloppe, cacheter se-

lon les règles. Dans une demi-heure, la lettre chargée sera remise à la poste ; elle arrivera le lendemain matin à destination.

En approchant du cercle, Georges leva les yeux vers les hautes fenêtres derrière lesquelles, à cette heure, dormait le salon de jeu. Il évoqua la salle, telle qu'elle était la veille au soir, le tapis vert sur lequel, crûment, s'enlevait la blancheur des cartes ; il revit surtout le visage frémissant de joie triomphante du très riche banquier Givreuse-Parelles, gagnant insolemment, comme toujours. On eût dit que la fortune, définitivement domptée par lui, même en jouant lui demeurerait fidèle.

“Vous me devez dix mille francs... une misère...”

A lui aussi Nessyer va écrire, mais pour lui demander quelques jours. Nathan prêtera cet argent : on fera pour cela le nécessaire — mais pas aujourd'hui, pas demain... et les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures. Quelle humiliation !

“Et dire, pensa Georges, que j'ai la somme dans ma poche... Que ferait-on à Saint-Jean-du-Pont-Routhier si je retardais l'envoi?... Rien... En annonçant un paiement rapide, j'obtiendrais le délai nécessaire et je presserais Nathan...”

La voiture se rangeait le long du trottoir. D'une voix vibrante, Nessyer cria :

—Cocher, continuez...

Il jeta l'adresse de Givreuse-Parelles et retomba en arrière, les membres brisés, avec l'impression de respirer encore miraculeusement après une effroyable chute.

Le soir même, Me Marchal recevait

cette dépêche :

“Verserai somme entière dans quelques jours.

“NESSYER”.

Le notaire mit le télégramme sous enveloppe et expédia le petit clerc chez M. Rovineau, gros propriétaire des environs, lequel avait consenti à prêter à Mme Nessyer la somme réclamée par son fils pour faire bonne figure au moment de son mariage.

“Dieu veuille qu'il s'en contente, soupira Me Marchal, et que cette promesse-là soit plus sérieuse que les autres !”

Il n'avertit pas la mère de Georges : à quoi bon l'alarmer, elle ne pouvait plus rien.

Une chose inquiétait le notaire, M. Rovineau mariait sa fille au vétérinaire de Saint-Jean-du-Pont-Routhier, et la petite maison du pauvre docteur Nessyer aurait fait — le bonhomme ne s'en cachait pas — très bien l'affaire du jeune ménage.

Mme Nessyer ne connaissait point son créancier.

Timide, humiliée de devoir emprunter, elle avait d'avance signé l'acte en l'étude de Me Marchal et le versement s'était effectué entre les mains du notaire.

Ce fut donc sans émoi, sinon sans surprise, qu'elle vit, le lendemain, s'arrêter à sa porte une carriole conduite par un paysan en longue blouse bleue.

Julie n'étant pas revenue de son marché, Mme Nessyer alla ouvrir au visiteur. Tout de suite le visage chafoin qui la saluait d'un mince sourire lui causa une impression pénible. Il lui sembla revivre une des heures difficiles de sa vie ; mais laquelle, au juste ? Quand donc et où a-t-elle déjà vu cette figure desséchée, cet air obsequieux et surnois ?

—Vous ne me reconnaissez pas, ma chère dame ?

—Non... je ne me souviens pas... Cependant, il me semble vous avoir rencontré quelque part... Mais entrez donc, et dites-moi ce qui vous amène.

Elle conduisit l'homme dans la salle à manger, lui offrit une chaise — il ne s'assit pas. Il promenait autour de lui le regard perçant de ses



tout petits yeux bridés et il hochait la tête, semblant approuver l'arrangement des choses.

—Asseyez-vous donc, dit Mme Nessler.

Il se tourna vers elle, et, brusquement, elle le reconnut: c'est l'homme qu'elle a vu sortant de l'étude de Me Marchal, le jour où elle venait annoncer les fiançailles de Georges et parler de l'emprunt.

Le paysan se décidant enfin, se pose au bord de la chaise, les mains appuyées sur ses genoux.

—Faut vous dire, ma chère dame, que je suis M. Rovineau.

—Ah!...

—Mme Nessler s'assit lourdement, ses genoux tremblaient. Par un effort violent, elle parvint à sourire.

—Je suis contente de vous voir, monsieur Rovineau, et de vous remercier... vous m'avez rendu un grand service.

—C'est le moins: on doit s'entraider. Mais les affaires sont les affaires, et si moi j'ai donné ce que j'ai promis, ce qu'on me promettait je ne l'ai pas reçu.

—Vous voulez parler des intérêts d'avril... Mais ce n'est qu'un petit retard. Vous les toucherez bien vite, au plus tard le mois prochain, en même temps que ceux de juillet.

—Ben non, ben non... voilà. Moi, j'ai qu'une parole. Quoique j'aie besoin de mon argent, j'aurais jamais réclamé le capital, tant qu'on m'aurait servi les intérêts au jour convenu. Mais on ne le fait pas. Alors, moi, je suis dans mon droit et je vous dit: "Ma chère dame, il me faut la somme, toute la somme: les vingt mille francs.

—Oh! vous n'y pensez pas... vous ne voudriez pas.....

—Je vas vous dire. Je suis point un méchant homme, moi; mais faut que je remplisse les devoirs d'un bon père de famille, qu'est de ne pas laisser perdre le bien de ses enfants.

—Vous ne perdrez rien...

—J'entends. C'est ce qui faut. Je veux pas autre chose. Je vous parle de mes enfants: j'ai qu'une fille, ma Noémie. Elle a été élevée comme une demoiselle et je la marie à un mon-

sieur — un médecin-vétérinaire. J'ai besoin de la doter, pas vrai?... Vous qu'avez emprunté pour marier votre garçon, vous devez ben comprendre que je veux rentrer dans mon argent, à moi, pour marier ma fille.

Mme Nessler courba le front, ne trouvant rien à dire à ce terrible exposé d'un fait très simple.

Elle devait, ne payait pas; on allait l'exproprier.

Il lui apparut tout à coup que rien ne lui appartenait plus dans la chère maison. Elle n'osait jeter les yeux sur les objets depuis si longtemps familiers. Un grand écroulement se fit en elle; il lui sembla qu'elle tombait au fond d'un abîme, sans force pour lutter, sans courage pour tenter de se retenir... Et désespérément, elle envia le cher rompagnon des douces années enfuies, réfugié en la définitive paix où nul mal ne peut plus atteindre.

Rovineau un moment respecta les réflexions de Mme Nessler. D'un mouvement ininterrompu il hochait le menton et soupirait bruyamment, comme si lui-même avait à remuer de très douloureuses pensées. Enfin, il reprit d'un accent plein de tristesse:

—Pensez voir le tort que ça vous ferait d'être expropriée... faut éviter ça, si on peut.

—Oui, sans doute... il faudrait...

—Vous mettez pas les sangs à l'envers... Je vous l'ai dit, Rovineau est un brave homme. Et si seulement c'était qu'il aurait pas d'enfant, jamais tant seulement il ne vous réclamerait. Ça serait comme vous pourriez... Mais j'ai ma fille et je vas avoir mon gendre. Vous l'avez vu, qui, peut-être? Il loge à côté de la maison d'école; mais c'est une habitation bonne pour un homme tout seul. Pour ma fille, il faut quelque chose de mieux. Alors j'ai pensé ça. Je me suis dit: Rovineau, faut être juste. Si tu fais vendre au tribunal la maison de Mme Nessler sur laquelle t'as une hypothèque, tu pourras la racheter pour les deux tiers de ta créance, c'est vrai, mais t'y gagneras pas grand chose, et ça fera du désagrément à cette bonne dame.

Alors, au lieu de ça, je vas vous l'acheter, votre maison. Elle ne vaut pas ma créance, je le dis; mais ça ne fait rien. Je l'achète et je garde le mobilier pour les frais... C'est simple comme tout: un petit acte de rien chez monsieur le notaire et, sans avoir eu tant seulement un ennui, vous vous trouvez quitte.

—Quoi? Quoi que vous dites, l'homme? Répétez voir?... Vendre la maison, hein? Vous la vendre?...

Mme Nessler et Rovineau eurent le même sursaut.

Julie, qui se jugeait libérée de la discrétion par de longues années de dévouement, Julie entrée sans bruit, avait écouté la tirade du paysan et elle éclatait, furieuse, prête à jeter dehors cet intrus.

—Julie!... supplia Mme Nessler.

Mais elle n'écoutait pas.

—Vous ne l'aurez pas la maison, c'est moi qui vous le dit! Avec ça que notre monsieur permettrait qu'on y touche... Allez vous-en... on vous paiera... dites, madame, qu'on le paiera.

Et comme ces protestations véhémentes, qui cependant ne reposaient sur rien et devaient être plutôt nuisibles en exaspérant le créancier, avaient apporté le salut, Mme Nessler, en les écoutant se reprenait, elle aussi, à vouloir la lutte, à la croire possible. Elle dit, comme Julie:

—On vous paiera. Mon fils n'accepterait pas qu'on vendit la maison... non, non, on ne la vendra pas.

Et autour d'elle, à présent, Mme Nessler ose regarder les chères vieilles choses qu'elle va défendre — elle ne sait pas comment, mais Dieu y pourvoiera.

—Madame, dit Julie, après avoir rageusement refermé la porte sur Rovineau, madame, il faut que vous alliez à Paris.

—A Paris, moi... et pourquoi faire?

—Comment, pourquoi faire? Trouver l'argent de ce Rovineau de malheur, donc! Notre Georges ne vous refusera pas de le demander à Mme la comtesse, sa belle-mère... Ça serait pas la peine d'être le gendre d'une

grande dame pour laisser jeter sa propre mère dans le ruisseau!

—Je vais lui écrire encore.

—Bah! bah! les lettres on les lit et puis on n'y pense plus. Vous irez, je vous dis! Vous avez une robe assez belle, en cachemire, et votre manteau de l'an dernier... Et puis, on n'y regardera pas et vous connaîtrez notre jeune dame, et... et... voilà! — Pour l'argent, moi j'en ai... pas beaucoup, parce que mes neveux me le prennent à mesure... Ah! si j'en avais assez pour faire taire ce gueux de Rovineau!... Enfin, y aura de quoi payer votre voyage. Oh!... vous n'allez pas dire non et nous laisser égorger comme un mouton sans vous défendre... Qu'est-ce qu'aurait dit notre défunt monsieur? Et puis, c'est pas tout ça. Si le voyage vous fait peur, j'irai avec vous. Oui, j'irai. Il y a longtemps que je me dis: "Je veux voir Paris avant de m'en aller au cimetière..." C'est convenu, dites, madame? On aura bien là-bas un coin pour me loger et je serai là pour vous soigner sans déranger personne.

## XVI

C'était une terrible femme que "la Julie à Mme Nessyer." Elle savait vouloir. Depuis longtemps, sa maîtresse acceptait l'affectueuse brusquerie de son dévouement. Tant d'événements, tristes ou joyeux les avaient trouvés réunies, que l'idée de se séparer ne leur pouvait plus venir et, comme il arrive toujours, la nature douce et résignée de l'une ployait devant l'énergique entêtement de l'autre. Ainsi l'autorité, pour tous les menus faits de chaque jour, se trouvait, par une longue habitude, définitivement déplacée sans que Mme Nessyer tentât la moindre protestation. Cette fois encore, la maîtresse se laissa influencer par la servante; il fut décidé que dès le lendemain on partirait, laissant à une voisine de confiance la garde de la maison et le soin d'arroser les géraniums, maintenant fleuris en pleine terre dans le tout petit massif du jardin.

—Inutile de prévenir, affirmait Julie; une lettre ne serait guère plus

tôt que nous à Paris et une dépêche ferait peur... Vous direz comme ça, en arrivant, que vous avez voulu faire une surprise. Et c'est le moins que vous alliez un peu voir votre bru, madame, avant qu'elle ne vous ait rendue grand'mère... Si vous vous trouvez bien à Paris, vous pourrez y rester jusqu'au baptême; moi je reviendrai ici, parce qu'on ne peut pas tout laisser à l'abandon.

On venait d'allumer le gaz rue St-Guillaume, et le concierge refermait le portail de l'hôtel de Givore, quand un fiacre s'arrêta. Il était chargé d'une petite malle longue et plate, poilue, cerclée de fer — une malle comme on n'en voit plus — et d'in vraisemblables colis: carton en papier fleuri, sac en tapisserie, qui formaient le bagage particulier de Julie.

—Ça, se dit le concierge, c'est pas pour chez nous. On se trompe. Ça ne me regarde pas, ils verront bien.

Et, tranquille, il acheva de fermer son portail.

Personne ne descendant de la voiture, le cocher sauta de son siège et vint ouvrir la portière.

—Etes-vous sûres que c'est ici? C'est un hôtel particulier, comme on dit.

—Oui, c'est ici chez nous! affirma une voix bourrue. Allons, madame, descendez-vous?

—J'aurais dû prévenir, Julie... Jamais je n'oserai, comme cela, arriver sans crier gare...

—Eh! ben, il est temps de changer d'avis, maintenant!... Vous ne voulez pas descendre?

—Ecoutez... ma bonne Julie, allez me chercher mon fils, dites-lui que je suis ici... demandez-lui...

—Ah! seigneur! En voilà des façons pour arriver dans sa propre famille!

Et, mise de méchante humeur par la fatigue, les émois du voyage durant lequel tout lui avait été sujet d'inquiétude et d'irritation, Julie bondit hors du fiacre et ordonna au cocher qui, goguenard et bon enfant, s'amusait de l'indécision de ses clients:

—Attendez-moi, mon garçon, je

reviens... le temps de dire: me voilà! — Comment qu'on sonne ici... Ah!... v'là le bouton à tirer.

La petite porte découpée dans l'un des vantaux s'écarta à peine devant Julie; elle acheva de l'ouvrir d'un geste impatient, commençant la question préparée: "Je voudrais voir monsieur..."

Mais elle s'arrêta stupéfaite. Personne ne se trouvait derrière le portail. L'huis, mystérieusement ouvert, mystérieusement de lui-même se refermait avec un bruit sec.

Julie restait là, indécise, fâchée à la pensée que quelqu'un lui faisait une plaisanterie, qu'on se cachait pour la faire chercher.

—Drôles de gens, ces Parisiens!

Personne ne se montrant, elle se décida à traverser la cour, attirée par le hall illuminé derrière la double porte vitrée. Mais au moment où elle dépassait l'étroite entrée de la loge qu'aucune lumière encore n'éclairait, une voix l'appela.

—Pardon, madame... vous demandez?...

Flattée de s'entendre appeler "madame" malgré son bonnet de mouseline tuyauté, Julie s'apaisa.

—Je vais chercher monsieur... monsieur Nessyer... c'est bien ici au moins qu'il demeure?

(A suivre)

## Les Millions du Grand Tronc

Le Grand Tronc aura bientôt dépensé 17,000,000, cette année pour leurs convois et leurs locomotives. Il y eu en tout, soixante wagons de passagers de construits, qui ont coûté environ \$12,000 chacun, rendus à Montréal, ce qui fait un total de \$720 000. Trente de ces wagons ont été reçus.

Il y a cent locomotives de commandées, qui ont coûté \$15,000 chacune, ou un montant de \$1,500,000.

On peut imaginer l'accroissement du trafic par fret quand on sait que 4,500 wagons ont été construits. La commande était pour 5,200 et le coût moyen de chacun de \$850 de sorte que pour les wagons de fret seuls, \$5,420,000 ont été dépensés. Avec ce surplus, le Grand Tronc espère pouvoir faire face à la presse des affaires.

# LE CAFE QUI STIMULE ACREABLEMENT



**QUI** dissipe la fatigue,  
éveille les idées,  
chasse la tristesse.

## Le Café de Madame Huot

**Pur, Fort, à l'Arôme exquis.**

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs  
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses: n'est-ce pas là un témoignage  
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

**40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.**

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros  
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

# "The Cook's Favorite"

**POUDRE A PATE**

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analy-  
ste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,

Je certifie par les présentes que j'ai analysé  
et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un pa-  
quet de la poudre appelée "THE COOK'S FA-  
VORITE", je trouve que c'est une excellente  
poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans  
ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et  
elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-  
SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les  
phosphates combinés sont des ELEMENTS NA-  
TURELS dans la nourriture du lait et du pain.  
Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,

Ph. D.D., C.L., P.C.S.

Analyste Public,  
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous  
recommandons l'essai de cette Poudre et vous  
n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec  
cette poudre vous détrempez votre farine et  
vous la conservez des semaines en la gardant  
au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous  
le permette; n'est-elle pas un bienfait pour  
toute maîtresse de maison. Voyez nos circulai-  
res. The COOK'S FAVORITE est très pure,  
très économique et à bas prix. Les biscuits  
faits avec cette Poudre se gardent plus long-  
temps frais. Souvenez-vous que nous en sommes  
les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

# Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

**ED. LAFOND**

La fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 194

## Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales  
dans les provinces du Manitoba ou du  
Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut  
être inscrite par toute personne qui est l'uni-  
que chef d'une famille, ou tout homme  
âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un  
quart de section de 160 acres, plus ou  
moins.

L'inscription peut être faite en personne  
au bureau local des terres pour le district  
dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les  
conditions requises d'après l'un des systè-  
mes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins  
et la culture de la terre chaque année, pen-  
dant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père  
est décédé) du homesteader réside sur une  
ferme dans le voisinage de la terre inscrite,  
la condition de résidence sera remplie si la  
personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la  
terre possédée par lui dans le voisinage de  
son homestead, la condition de résidence se-  
ra remplie par le fait de sa résidence sur  
la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être  
donné au Commissaire des terres fédérales à  
Ottawa, de l'intention de demander une pa-  
tente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de  
cette annonce ne sera pas payée.

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

### DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.  
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m.,  
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.  
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (1) 1.25 p.m.,  
b4.30 p.m., d7.25 p.m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.  
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.  
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 a.m., a10.10

### DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.  
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,  
b5.10 p.m., a11.30 p.m.  
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.  
OTTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.  
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., 1-2.20 p.m.,  
b5.45 p.m.  
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.45  
p.m.  
STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15  
a.m., (1) 1.10 p.m., (1) 1.40 p.m.,  
b4.40 p.m., b5.35 p.m.  
NOMINGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., 1-1.10  
p.m., b4.40 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les  
dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quo-  
tidien, excepté le samedi. (1) Samedi seule-  
ment. (R) Lundi, mercredi et vendredi.  
A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la  
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue  
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-  
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS  
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

## Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle  
V... 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88  
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol.  
in-12..... 0.88  
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la  
jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88  
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Confé-  
rences de Saint-Philippe du Roule, par  
le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88  
LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS  
Conférences prêchées à l'église de la  
Madeleine. Carême de 1892, par le P.  
Didon, 1 vol. in-12..... 0.88  
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle  
Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-  
12, illustré..... 0.88  
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1  
vol. in-12..... 0.88

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

## Parc Dominion

Plus grand que ses rivaux des villes américaines  
déclarent les visiteurs de l'autre côté de la ligne.

### CONCERT GRATUIT

Par la FANFARE VANDERMEERCHEN, à toutes les  
Représentations. Près de 50 Attractions  
Étonnantes.

Entrée, - - - - 10 Cents

Avez-vous un bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider à la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;  
IL EPARGNE DE PRECIEUSE EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe  
UNREMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

## .. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petit on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CO-

DERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD.  
MONTREAL, CAN.

# Voulez-vous



Voulez-vous des **MEUBLES** de salle à manger, élégants et durables ?

Voulez-vous des meubles de toutes sortes, de tous genres, dans les bois les meilleurs, les plus beaux et aux prix les plus bas ?

ALLEZ CHEZ



# Voulez-vous



Voulez-vous des

LITS EN FER et

EN CUIVRE,

LITERIE,

TAPIS TURCS,

RIDEAUX, etc.

ALLEZ CHEZ

# Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

# Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

## ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies